

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques DARBELLAY

Eduquer : conduire vers quoi ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 51-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Eduquer: conduire vers quoi?*

L'école a la fièvre. La jeunesse paraît malade aussi, mais elle se sauvera toujours parce qu'elle vit et que la vie se tourne finalement vers la lumière. L'école, elle, n'est pas remise. La nôtre aussi est atteinte.

Les quelques réflexions qui suivent sont livrées sans prétention. Elles sont d'abord une interrogation. Entraîné à marcher par les jeunes qui me sont confiés, j'aimerais savoir où nous allons, pour choisir le meilleur itinéraire.

Eduquer, en effet, signifie conduire hors. L'oisillon apprend à voler pour quitter son nid et partir à la découverte du monde. Le jeune homme apprend à vivre pour quitter l'état de dépendance dans lequel il est né. L'éducateur le conduit hors de l'enfance.

Vers quoi ? Première question.

Comment ? Deuxième question.

Je n'aborderai aujourd'hui que la première de ces deux questions. Le but une fois défini, les moyens pour l'atteindre se dégageront plus facilement.

Se demander, en tant qu'éducateur, vers quoi conduire les jeunes, peut paraître oiseux. Ne tendent-ils pas, en effet, tout simplement, vers la plénitude de la vie, comme l'oisillon au bord de son nid ? Mais qu'est-ce que la plénitude de la vie ? Autant d'êtres humains, autant de réponses à cette question.

Les parents, l'éducateur, les adultes en général, proposent d'abord aux jeunes leur vie même comme des tentatives plus ou moins réussies de réponses. Dans un milieu et en un temps donné, un style de vie s'impose. Une majorité se met en branle vers les mêmes valeurs. Il semblerait tout naturel que la nouvelle génération emboîte le pas. L'éducation serait

alors un effort entrepris par la société pour se survivre et se prolonger dans les jeunes. Puisant ses moyens dans son milieu, elle ne proposerait pas d'autres fins que celles vers lesquelles elle tend elle-même. Dès que la copie serait réussie, le cercle se refermerait. Le serpent se mordrait la queue. L'humanité piétinerait et ne serait capable que de se répéter indéfiniment.

Et cependant, non. On voit bien qu'elle est en marche. Il est difficile de dire si elle avance ou recule, mais il est indéniable qu'elle se déplace vers des pôles d'attraction qui sont mobiles aussi et fuyants quelquefois. Il se pourrait que ce dynamisme soit la part des jeunes. Sans eux, le moteur tournerait, bien sûr, mais à vide, quitte à s'emballer pour consommer davantage. L'embrayage est l'affaire des jeunes. Dès lors une direction est prise, qu'on le veuille ou non. Ce sont les aînés cette fois qui, tant bien que mal, emboîtent le pas.

« C'est de la folie, de rouler ainsi à l'aveuglette ! »

Alors on freine pour éviter des obstacles ou par peur simplement. Il faut bien contrebalancer, à tout hasard, l'influence de ces jeunes fous. On tourne le dos à la direction de la marche. On se jette dans les extrêmes par souci d'équilibre. Le besoin de mouvement et de liberté des jeunes s'en trouve exaspéré.

« Ça, nos aînés ? Ça, nos éducateurs ? Pouah ! Avec de tels réactionnaires, aucune entente n'est possible. Ultime solution : tout vomir en bloc ! »

Pendant ce temps, la machine marche toujours, tout de travers. C'est la phase aiguë d'opposition, de contestation. Puis, comme les extrêmes se touchent, des compromis interviennent.

C'est une image, bien sûr. Pourtant, il n'empêche que nous sommes tous embarqués. Il est vrai aussi que nous ne savons pas trop bien vers quoi nous allons.

L'éducateur a le choix entre diverses attitudes. Il peut être tenté, pour garder son indépendance, pour marquer sa désapprobation, pour rester pur, d'aller à contre-courant, de jouer les Sénèque ou les Rousseau. Il se désolidarise. Bientôt il se sentira lâché, isolé, plus dans le coup. Son exemple pourra à la rigueur édifier les gens raisonnables des siècles futurs. Il peut aussi monter dans le convoi et s'efforcer, par son influence, de corriger les audaces de ses disciples. Equilibre difficile à tenir entre deux tentations : se référer à un ordre périmé pour les jeunes, ou se laisser séduire et emporter par la nouveauté. L'éducateur peut encore se sentir résolument jeune, jouer à fond l'engagement et enseigner un nouvel art de vivre dans le temps qu'il apprend lui-même, porté par la

ferveur et l'enthousiasme. Il s'essoufflera, mais l'admiration, l'affection des jeunes le doperont. Ces trois attitudes en face des jeunes — le refus catégorique, le compromis, l'engagement à fond — avec toutes les nuances intermédiaires, sont dictées aux éducateurs par la réponse qu'ils donnent à la première question posée plus haut : Vers quoi s'agit-il de conduire les jeunes, ou plus exactement vers quoi nous entraînent-ils ?

Par éducateurs il faut entendre la famille, l'Eglise, l'école, le milieu social. De toutes ces institutions, la famille est la plus souple, la plus capable de s'adapter. Elle a des chances, dans les meilleurs cas, de se renouveler au contact des enfants et de mériter à la fois leur respect et leur confiance.

L'école, c'est autre chose. S'il est vrai qu'elle doit former les hommes de demain, elle le fait avec les enseignements d'aujourd'hui et d'hier même. Au lieu d'anticiper, elle a de la peine à suivre. L'avenir devrait la préoccuper avant tout, mais elle a la nostalgie du passé.

« Autrefois, les programmes... Jadis, les manuels... Naguère, les étudiants... »

On peut se demander si l'école, notre école romande, pour délimiter le problème, n'a pas renoncé, dans son ensemble, à proposer une direction de vie. On peut se demander si, pour une majorité de nos jeunes, l'école n'apparaît pas comme une institution d'un autre âge, sans prise directe sur leur existence personnelle. Entre leur style de vie et celui de l'école, entre leurs préoccupations, leurs aspirations, leurs goûts et les disciplines du programme scolaire, y a-t-il vraiment communication ? Je crains que non. L'école est en marge de leur vie. Comment pourrait-elle jouer à fond son rôle d'éducatrice ? Si sa mission est de conduire l'enfant, l'adolescent, vers la plénitude de la vie, ne faudrait-il pas qu'elle commence par envisager sereinement, lucidement l'avenir ? Cette sérénité, cette lucidité, découleront d'une analyse sérieuse des « valeurs » nouvelles qui exercent sur les jeunes le plus d'attrait. Je mets le mot « valeur » entre guillemets, sachant bien que tout ce qui brille aux yeux des adolescents n'est pas or. Je sais aussi qu'en définitive les valeurs, les vraies, sont de tous les temps. Elles ne dépendent pas des modes. Je comprends, j'expérimente tous les jours qu'il est douloureux pour un éducateur de découvrir que son idéal de vie, les valeurs auxquelles il se réfère, ne mobilisent guère les énergies de ses disciples. Cependant, traiter les jeunes d'iconoclastes, sous prétexte qu'ils ne révèrent pas les chefs-d'œuvre de la culture classique ; les assimiler aux Papous parce que leurs mœurs nous scandalisent, ce peut être une tentation à laquelle l'éducateur cédera quelquefois, vaincu par la fatigue et la déception. Mais s'il en reste là, il n'aura rien fait d'autre que jeter le manche après la cognée. Il démissionne. Dès lors, il pourra être irréprochable sur le plan de son enseignement. Il pourra se perfectionner,

pratiquer les méthodes les plus modernes, les plus efficaces pour faire passer ce qu'il sait dans l'esprit de ses élèves. Il ne sera pas un éducateur.

Dans ces conditions, combien de maîtres sont vraiment des éducateurs dans nos écoles ? Et pourtant, que de dévouement, que de bonne volonté, que de fidélité à la tâche !

Que nous manque-t-il donc ?

Les problèmes de programmes, de techniques, de manuels, de coordination envahissent l'école. Le maître doit se recycler s'il veut rester compétent. Des cours sont organisés. Les associations, les départements responsables font ce qu'ils doivent à ce niveau. Mais quelle est l'instance supérieure capable d'inspirer l'école et les maîtres quant aux finalités de leur mission éducatrice ? Il me serait indispensable en tant qu'éducateur de discerner ce qui est bon de ce qui l'est moins dans les tendances des jeunes qui me sont confiés et cela en évitant de céder à un mouvement d'humeur ou à des a priori simplistes. J'aurais besoin de me faire une idée la plus juste possible de ce que seront la foi, la vie sociale, la nourriture spirituelle et culturelle, les modes d'expression, l'humanisme enfin, de mes garçons et de mes filles qui auront quarante ans en l'an 2000. L'éducateur ne peut découvrir tout cela seul. Il tâtonne, hésite, revient sur ses pas. Les jeunes le sentent incertain. Leur dynamisme vital les pousse en avant. Celui qui devrait les guider, s'essouffle à les suivre.

Bien sûr, il y a des ouvrages sur ces questions. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. L'école, dans son ensemble, doit savoir où elle va. S'il y a dix ou vingt maîtres qui le savent parce qu'ils ont cherché personnellement, tant mieux, mais leur influence restera limitée. Notre école, des jardins d'enfants aux différentes maturités, en passant par les diplômes secondaires du premier degré et de fin d'apprentissage devrait s'inquiéter sans cesse d'une unité de visée en matière d'éducation. Au lieu d'être à la remorque des changements de modes, les éducateurs les verraient venir et seraient préparés à faire la part du valable de ce qui l'est moins dans les nouveautés.

Ceux qui n'aiment pas le mot « nouveauté » se demanderont ce qu'il recouvre ici. Je ne m'arrête évidemment pas à la coupe des cheveux, ni à la mode vestimentaire. Mis à part le côté spectaculaire et même provocateur de la jeunesse, il reste que sa foi et surtout la manière de l'exprimer, son besoin de vivre en groupes, sa musique, la liberté des relations entre filles et garçons, le refus de certains impératifs moraux, annoncent, au-delà d'un conflit de générations, un profond changement de style de vie. L'école a besoin de voir clair en tout cela, faute de quoi

elle n'a que le choix entre des attitudes arbitraires : tout accepter, tout refuser, céder finalement à des pressions qui ruinent son autorité et empêchent son rayonnement. Mais pour voir clair, il faut regarder, ce que beaucoup d'adultes ne font plus.

Il s'agirait d'une recherche en commun qui, en éclairant les maîtres, donnerait un principe d'unité à l'école romande. C'est vite dit, je le sais. Mais précisément, parce que c'est difficile, cela se révélerait sans doute très enrichissant. Cette recherche pourrait être confiée à des recteurs de collèges, des directeurs d'écoles, des enseignants, des étudiants, sous l'inspiration des Départements de l'Instruction publique des cantons romands. Des rapports seraient remis aux associations d'enseignants, aux directions d'écoles normales et publiés dans les revues pédagogiques. Je précise encore qu'il ne s'agirait pas de programmes, de manuels, de branches d'enseignement — on se préoccupe déjà de tout cela — mais bien d'aider les enseignants à être davantage des meneurs d'hommes, des chefs de files, des éveilleurs de consciences, capables de garder le contact avec les jeunes, dignes de confiance et d'affection pour n'avoir jamais cessé d'en témoigner eux-mêmes à leurs élèves.

Jacques Darbellay